

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Son histoire commence ici

Étienne Poirier



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Poirier, É. (2001). Son histoire commence ici. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 7-11.

## Son histoire commence ici

Étienne Poirier

**E**lle se tient au bord de la fenêtre et regarde tomber la pluie. Dans une main, la cigarette qu'elle vient d'allumer. Dans l'autre, la tasse de café fumant, chaud à s'en brûler les lèvres. Dans la cuisine, l'enfant bien assise dans sa chaise, les yeux grands ouverts. Elle regarde tourner l'éventail du plafond en silence. Silencieux lui aussi. Et pourtant, ce silence ne durera pas. Bientôt elle aura faim et ses pleurs le feront savoir. Elle voudra manger et elle le fera savoir. Elle appellera à grands cris le biberon que sa mère lui fichera dans la bouche. Puis elle tétera le lait chaud. Fort. Goulûment. Et on entendra le bruit de succion à travers la pièce. Et ce sera tout. Elle dormira. L'estomac gonflé elle sombrera dans un sommeil profond. Elle n'en sortira que pour appeler de nouveau à elle la mamelle synthétique et le liquide chaud.

Mais tout ça ne fera qu'un temps. En effet, elle fera bientôt ses premiers pas. Elle refusera obstinément qu'on la prenne, sauf bien sûr quand elle sera triste ou fatiguée. Et un soir peut-être, un soir comme celui-ci, gris et pluvieux, elle prononcera un premier mot. Ce sera peut-être un appel comme « lait ! » ou bien ce mot merveilleux : « maman ». Maman. Oui. Et ce sera beau. Elle rira de voir sa mère les yeux pleins d'eau, émue de ce mot qui ne sera qu'un son sans signification précise dans sa tête d'enfant. Un son qu'elle n'aura fait que répéter à force de l'entendre. À chaque biberon. À chaque changement de couche.

Après ce premier mot, un second viendra. Peut-être « tou-tou » ou « jus » ou bien autre chose. Les mots se bousculeront dans sa tête, imprécis, nébuleux. Puis elle les alignera sans trop comprendre comment. En cherchant à tâtons un peu de

cohérence. Elle y parviendra. À la longue. Elle grandira et ce sera les premières années d'école. Parfois le matin elle feindra une maladie, elle pleurera et frappera du pied en vociférant qu'elle ne veut pas y aller, que tous les garçons sont méchants et que la maîtresse n'est pas gentille avec elle. Elle expliquera entre les hoquets comme elle déteste la pâte à modeler et à quel point elle exècre l'éducation physique. Mais ces matins-là, elle ira quand même à l'école. De gré ou de force. Sa mère ira la reconduire au coin de la rue et attendra l'autobus avec elle. S'il le faut.

Elle voudra qu'on lui achète un cheval. Le samedi matin, plantée devant la télé, elle regardera les chevaux, les chevaliers, les cavaliers, les amazones. Ses petits doigts toucheront l'écran à leur passage. Sa mère aura beau lui expliquer que pour un cheval il faut des prés, du gazon, elle ne voudra rien entendre. Pour elle, la montagne suffirait. Le béton, les murs, ça ne posera pas de problème. Puis, à force d'explications, elle renoncera. Alors elle maudira la ville, ses tours de verre, son béton, ses murs et la saleté. Elle reprochera à sa mère d'y vivre.

Puis un beau matin, peut-être après une nuit pluvieuse, un garçon viendra la voir. Il lui offrira un bonbon puis, à la sauvette, déposera un baiser sur sa joue. Elle sentira alors le regard de tous ces enfants dans la cour d'école se poser sur elle. Elle sera mal à l'aise. Une gamine pointera le doigt, une autre rira dans un coin de la cour. Et elle rougira devant le garçon qui lui sourira. Timide lui aussi. Elle rougira qu'on la regarde, mais également du plaisir que ce premier baiser lui procurera. Elle rentrera à la maison le soir et racontera à sa mère qu'elle a un amoureux. Un petit garçon qui est gentil avec elle. Qui lui prête attention et qui est tendre.

Elle continuera de grandir. Elle ira au secondaire. Avec les grands. Elle reprochera à sa mère de toujours se plaindre que le temps passe trop vite. Elle lui dira :

— Je ne suis plus un bébé, je suis presque une adulte maintenant.

Et sa mère ne la croira pas. Mais elle fera semblant. Elle se taira pour ne pas froisser son enfant dans l'espoir que dure le

conte de fées qu'elle imagine pour elle. Mais sans cavaliers ni chevaux. Elle assistera silencieuse à la transformation de sa fille. Elle aura eu raison. Elle sera presque une adulte. Les seins et les poils seront la preuve qu'elle sera devenue une petite femme. Seules les trop longues heures passées au téléphone et les gamineries occasionnelles rappelleront qu'elle est encore jeune, un bébé pour sa mère.

Les garçons défilèrent dans sa vie. Elle les trouvera beaux, mais tout de même un peu immatures. Elle aimera leur présence, leur charme et leur manque de sérieux. La façon qu'ils ont de feindre l'irrespect entre eux. Leurs manières un peu trop viriles et maladroitement. Et leurs mains, leurs épaules. Puis un soir chez une amie dont les parents seront absents, ça surviendra. Elle aura peut-être quinze ans. Elles auront invité quelques amis. Des garçons et des filles. Ils boiront ensemble de l'alcool qu'ils auront volé dans le bar du père, fumeront peut-être quelques cigarettes, quelques joints. Enfin il s'approchera d'elle, lui prendra la main. Il prononcera des mots doux, lui dira qu'elle est belle. Elle rougira un peu. Ne répondra rien. Et il continuera. Posera une main sur une joue et, du bout des doigts, caressera les oreilles, la nuque. Il l'entraînera à l'écart et elle, elle hésitera. Entre le souhait et la crainte que ça se réalise. Ils graviront les escaliers jusqu'à la chambre. Celle des parents. Avec un grand lit, de la dentelle aux fenêtres et des bougies aromatiques partout. Il allumera les bougies. Et ça se réalisera.

Son regard se perdra dans le néant. Elle pensera à lui, écrira son nom dans son journal et partout où elle le pourra. Dans son agenda, son cartable. Elle voudra se le faire tatouer. Son nom sera tout ce qui importe : porté par les soupirs, le silence, le temps. Elle attendra ses appels. Elle ne vivra que pour lui. Sa sexualité enfantine sera derrière elle.

Elle voudra quitter l'école, qu'on lui laisse vivre sa vie. Pour elle, pas de profession libérale, pas de carrière. Elle dira que l'école, ça rend con. Que l'usine n'a jamais tué personne et qu'il n'y a pas de sot métier. Elle refusera que sa mère décide pour elle. Ce sera un reproche. Dur.

— Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien fait de ta vie, crierait-elle, pas de ma faute.

Ce sera comme un poignard dans le dos. Ce sera dur et égoïste. Sans délicatesse, comme le son du verre qui se brise. Coupant comme les éclats. Elle n'aura pas compris qu'on ne mène pas toujours la vie qu'on veut. Elle ne réalisera pas encore les années à la manufacture, la grossesse et les amoureux qui n'aiment pas assez pour accepter l'enfant d'un autre. Mais elle comprendra rapidement la douleur de sa mère. Elle comprendra le mal qu'elle aura fait et regrettera ses paroles, voudra les retirer. Les rattraper. Et elle pleurera d'avoir été si dure. Elle demandera pardon. Et elle sera pardonnée. Comme chaque fois.

En secret, elle attendra toujours l'arrivée du cavalier. Il surgirait de la brume sur un cheval d'argent. Crevant le brouillard de la nuit qui tombe. Il lui tendrait la main et l'aiderait à monter. Et elle monterait sans hésiter. Sans prononcer une parole. Parce qu'ils se comprendraient sans se parler. Ils seraient faits l'un pour l'autre. Et il l'emmènerait dans son château en haut d'une colline bordée de verdure. Un château qu'il habiterait seul. Et ils feraient l'amour toute la nuit. Loin des bruits de la ville. Dans chacune des pièces. Elle reprochera à son copain de ne pas être ce cavalier, de ne même pas monter à cheval. De ne pas lui prêter attention comme le ferait l'autre. Elle le trouvera distant, jaloux, pas assez romantique. Ou trop. Puis, un jour, elle rentrera en pleurant. Il l'aura laissée, peut-être las qu'elle espère de lui ce qu'il n'est pas. Peut-être aussi qu'il ne ressentira plus rien pour elle. Peut-être sera-t-il amoureux d'une autre. Peut-être qu'il aura cessé de l'aimer. Tout simplement. Elle pleurera, elle aura mal. Elle refusera de voir sa mère. Elle voudra être seule pour vivre sa peine. Seule. Elle criera à sa mère de ne pas demeurer derrière la porte ; lui reprochera de pleurer pour un chagrin qu'elle n'a même pas. Pour un chagrin qui n'est pas le sien.

Elle survivra à sa peine. Tout le monde y survit. Elle en sortira. Vieillie un peu. Et ce sera l'usine. La vie qui continue son chemin. Le rythme des machines et les horaires impossibles.

Puis un soir d'hiver, à la sortie du travail et dans l'air glacé du soir, un garçon offrira de la raccompagner. Il lui tendra la main et la fera monter dans son auto. Une Mustang, certainement. Il l'invitera à prendre un café et elle acceptera. Il lui racontera les longues minutes où il la regardait au travail en espérant qu'elle lui renvoie ses regards. Elle rougira. Gardera pour elle qu'elle faisait de même. Ce ne sera pas un mensonge. Juste une vérité non avouée. Rien qu'un silence. Un de plus. Il l'invitera chez lui et elle le suivra. Et de fil en aiguille le salon, la cuisine, la chambre. Et un beau matin, les vomissements, les crampes. Et le test de grossesse : positif. Elle aura dix-sept ans. Peut-être dix-huit. Elle voudra garder l'enfant. Lui, n'en voudra pas. Non qu'il ne l'aime pas assez ; ce sera seulement qu'il ne se sentira pas prêt, qu'il ne saura même pas s'il en veut, des enfants. Alors elle fera comme il se doit. Elle le gardera. Malgré lui. Elle l'élèvera seule, comme sa mère a fait pour elle. Après les neuf mois, ce sera les biberons, les couches. Elle s'assoira devant la fenêtre les soirs de pluie en fumant des cigarettes. Elle regardera sa fille grandir, car ce sera une fille. Elle la regardera grandir comme l'aura fait sa mère.

Et ce sera son histoire. Elle l'écrira ce soir.